

Conversation avec Ramzy Bensaadi, photographe « Comme pour dire la vie continue... »

Ramzy Bensaadi et Djemaa Maazouzi

Numéro 6, 2013

L'Algérie malgré tout

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1089270ar>

DOI : <https://doi.org/10.21083/nrsc.v0i6.2874>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

University of Guelph, School of Languages and Literatures

ISSN

2292-2261 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Bensaadi, R. & Maazouzi, D. (2013). Conversation avec Ramzy Bensaadi, photographe : « Comme pour dire la vie continue... ». *Nouvelle Revue Synergies Canada*, (6), 1–9. <https://doi.org/10.21083/nrsc.v0i6.2874>

© Ramzy Bensaadi, Djemaa Maazouzi, 2013



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Conversation avec Ramzy Bensaadi¹, photographe

« Comme pour dire la vie continue ... »

Djemaa Maazouzi. Je découvre, comme de nombreux internautes vos images sur Facebook et je n'ai qu'une envie c'est de les partager, de les faire circuler. Qui êtes-vous Ramzy Bensaadi, posteur Facebook de photographies inédites sur une Algérie qu'on voit très rarement photographiée ainsi ?

Ramzy Bensaadi. Je suis né à Constantine. Mes parents ont rejoint Oran 15 jours après ma naissance, j'y ai grandi jusqu'à ce jour. Lors d'un séjour à l'étranger en 2005, un ami m'a prêté un appareil photo numérique et l'expérience photographique m'a plu. J'en ai acheté un quelques mois plus tard et, depuis, faire des photos est devenu un hobby même si je pense que mon intérêt pour l'image vient de ma passion pour le cinéma. Après avoir terminé mes études universitaires, j'ai eu à vivre une expérience professionnelle à l'étranger, à mon retour au pays fin 2011 j'avais acheté un boîtier professionnel avec lequel j'ai fait la plupart des photos que vous pouvez voir sur ma page.



D. M. Ce réflexe de partage de vos photographies qui est disons l'une des premières fonctions permises par cette plateforme, ne rend pas pour autant ce geste de partage anodin. C'est aussi une adresse aux autres internautes qui relaie le vôtre et qui relaie même le regard que certains personnages de vos clichés ont sur chacun de nous qui les regardons. Vos personnages semblent en effet nous regarder et leur regard est difficile à oublier. Dans ce geste de partage il y a une sorte de lien qui se crée entre les Algériens d'Algérie et d'ailleurs (vos photos interpellent aussi de nombreux autres internautes qui n'ont pas ou très peu de rapport avec ce pays). En lisant les nombreux commentaires au sujet de vos photographies, on est frappé par les commentaires en français et en anglais, y-a-il aussi des Oranais qui voient leur ville et réagissent en tant que tels à vos images ?

R. B. Oui bien sûr que parmi ces internautes il y a des Oranais. Il y a même des Oranais qui me font des commentaires en anglais (rire) ! Les Oranais attendent de moi quelquefois des cartes postales ou des clichés du pays, la photographie de rue ne leur dit parfois rien (comme au large public d'ailleurs).



D. M. Que pensez-vous des réactions positives des internautes algériens (souvent très enthousiastes) ? Que diriez-vous de ce qui les touchent le plus ?

R. B. Le lien il se crée entre Algériens d'Algérie et Algériens d'ailleurs, le questionnement il est identitaire avant tout, quand dans un pays comme le nôtre si on va à un restaurant un peu cher on vous parle en français c'est à se poser des questions... Je vais beaucoup vers les milieux ruraux aussi, une manière de photographier le pays dans son ensemble, ce sont des codes et des attitudes différentes de ceux du milieu urbain et curieusement ce sont eux les plus ouverts face à l'objectif, est-ce dû à l'impact de la technologie ? Les réseaux sociaux qui rendent craintifs les citoyens... je ne saurais le dire.

D. M. Voulez-vous dire que les gens à la campagne, d'une part, se laissent photographier car ils ne craignent pas de se retrouver sur la toile et que, d'autre part, dans les villes les gens sont plus méfiants/craintifs car ils se méfient du web ?

R. B. Je ne peux pas être affirmatif, c'est mon sentiment.

D. M. La première fois que j'ai vu vos photos d'enfants, surtout en raison de leur regard, j'ai d'abord senti une approche de l'Algérie qui m'a rappelé de façon remarquable un photographe d'une autre génération, Mohammed Kouaci, dans une autre période - un autre temps pourrions-nous dire - lorsqu'il immortalisait en noir et blanc des réfugiés algériens à la frontière tunisienne durant la guerre d'indépendance entre 1957-1959, surtout des femmes et des enfants... Connaissez-vous ses photos ? Pourquoi vos images insistent-elles sur le regard des personnages, comment les captez- vous, que disent ces regards pour vous toucher au point que vous ayez besoin de rendre leur force en les photographiant ?



R. B. Premièrement je tiens à vous remercier pour l'intérêt que vous portez à mon travail et de votre lecture. Concernant Mr Kouaci c'est la première fois que j'en entends parler, je suis un inculte de la photographie, ses codes, ses courants... je sais juste que j'aime prendre un moment qui me parle. Concernant mes photos je ne sais pas si moi au début je vois ce regard, je pense que c'est eux qui se livrent à moi, y a une complicité au moment de la prise, et dieu sait que ce n'est pas évident vu le rapport qu'a l'Algérien à l'appareil photo.

D. M. Vous décrivez votre rapport à la photographie comme alors être d'abord un rapport intuitif et émotif même si on sent bien que la technique est aussi décisive dans vos choix (cadrage, angle, éclairages, distances par rapport aux objets, choix des hauteurs, des perspectives, etc.). « Un moment qui me parle » : la photographie est toujours directement liée à la temporalité, il y a avant et après et « le moment » où vous décidez que c'est « là » qu'il faut enclencher. Qu'est-ce qui vous « parle », justement et comment savez-vous que c'est « le » moment ?

R. B. Parfois c'est l'architecture ou l'environnement dans lequel évolue le « sujet » même si pour moi cette notion de sujet est large, une photo à plusieurs niveaux de lecture, il y a le tout et il y a des

éléments pris chacun à part qui font la composition de la photo. Quand c'est un portrait là oui on parle de sujet... qu'est-ce qui fait que je m'arrête à telle ou telle chose ? Je ne sais pas trop, cela fait partie de ce que je suis tout simplement et le regard que je porte sur le monde extérieur, je ne suis pas quelqu'un de bavard en règle générale, j'observe beaucoup les gens, je sens un peu quand quelqu'un est ouvert à se faire photographier ou pas, je ne photographie jamais les gens contre leur gré.

D. M. N'y-a-t-il pas aussi une question de lieu et comment cela va-t-il avec le temps de la prise ?

R. B. Oui le lieu influe sur la prise, en fait tout détail influe sur la prise, une simple écriture sur un mur peut diriger le lecteur vers autre chose, c'est pour ça que je n'aime pas trop donner de noms aux photos, quand quelqu'un parfois y voit du chaos, un autre y voit du beau, conditionner les gens par son propre ressenti leur fait fausser leur propre interprétation, quand c'est de la photo artistique alors là oui je le conçois, mais ce n'est pas mon domaine.



D. M. Pourriez-vous expliciter ce qu'il se produit entre vous et les sujets que vous photographiez, en dire plus sur cette « complicité » ?

R. B. Il y a ce moment-là où la personne se sait photographiée, un don, elle vous donne quelque chose, moi je le vois plus parce que ça dure quelques secondes où y a probablement un questionnement intérieur de ce que moi je recherche ou du pourquoi lui ou elle et une certaine confiance s'installe de suite. Avec les jeunes c'est moins évident, ce sont les gens qui ont le plus accès à la culture qui sont les plus suspicieux.

D. M. Comment approchez-vous les personnes, restez-vous un moment avec elles, longtemps, leur parlez-vous ?

R. B. En premier je leur parle oui, je leur explique ma démarche, il faut croire que 50% des photos que

je veux faire je ne les fais pas, les gens refusent et c'est leur droit, après dans les fêtes traditionnelles par exemple, ce sont les gens qui posent pour moi ou m'invitent aux événements, dans ce genre de manifestations personne ne me parle ou du moins me demande le but de ma démarche, au contraire c'est moi qui vais vers eux et on discute de comment s'organisent ces événements, peut-être qu'un jour je ferai un documentaire web là-dessus.

D. M. Lorsqu'il s'agit d'un groupe - danseurs, musiciens, un couple (deux enfants, un adulte et un enfant, deux jeunes hommes, etc.) - ou d'une personne seule comment cela fonctionne-t-il ?

R. B. Le groupe en règle générale est plus réceptif, ses membres se disent qu'au final ils y sont tous dans cette petite aventure, vous croyez bien que le couple est un sujet sensible dans une société comme la notre, je respecte, moi je n'ai aucun problème avec les différentes sensibilités, du moment que ça reste dans le domaine du correct, je n'aime pas être interdit de photographie juste parce que les habitants du quartier se sont levés du mauvais pied ou qu'ils se croient menacés... à tort.

D.M. Vous dites que vos sujets « se livrent à vous » comme s'il s'agissait d'un don d'eux-mêmes, il se rejoue-là l'éternelle question du photographe à qui on donne (un regard, son image, une émotion) et/ou qui prend un moment de la vie de son sujet. Est-ce qu'à ce moment-là quelque chose s'échange ? Si c'est le cas, qu'est-ce qui s'échange à votre avis ? Comment percevez-vous le rapport des Algériens à la photographie ? Comment l'expliquez-vous ?

R. B. Parfois j'ai des refus comme celui de l'administration du parc d'attraction d'Oran, j'avais trois photos en tête, en bon citoyen j'ai cherché à voir le directeur pour une autorisation de photographier, il me l'a refusée en avançant le fait qu'un des membres du personnel pourrait être ridiculisé sur Facebook. Pourtant je lui avais montré mes photos et j'avais expliqué qu'il n'y aurait personne sur les photos, que je les montrerai au personnel à la sortie du parc après les avoir prises, ils n'ont rien voulu savoir, alors ça c'est un parc d'attraction... imaginez le reste.

Les gens dehors me demandent souvent si je suis journaliste, c'est la première réaction, je l'ai 9 fois sur 10, donc on discute, je dois parfois leur retourner leurs questions, et pourquoi je ne prendrais pas la photo ? C'est quoi le problème ? Et de là, parfois, je me retrouve 45 min à les écouter me raconter des parts de leur vie... j'en suis même arrivé à ce que quelqu'un me sorte sa carte de malade mental, à me raconter ses internements à l'hôpital psychiatrique.

D. M. Vos images apostrophent, interpellent ; qu'elles montrent un enfant, un paysage ou un élément urbain (bâtiment, étage, cours, rue), d'abord parce que chacune, à sa façon, contient à la fois quelque chose de scrutateur qui a une force, « qui nous regarde » (dans le sens aussi de « qui nous concerne ») et un aspect emphatique : les détails semblent justement, très justement, exagérés, amplifiés. On ne peut pas y demeurer insensible, ne pas être frappé par le fait que vous agrandissez, exagérez cette Algérie des hommes, des femmes, des enfants, les traits de leurs visages sont plus creusés, plus profonds, les contrastes noirs/blanc/gris sont très profonds, pénétrants. Les agencements parfois entre les personnages et le lieu où ils se trouvent donnent une mobilité grâce au jeu des échelles, du grand angle et de perspectives. Il y a même une impression très forte du « grain » comme on disait autrefois pour l'argentique alors que vos images sont en numérique etc. Ne recherchez-vous pas à restituer une certaine authenticité ?

Si oui, quelle est-elle ? Je vois dans votre travail comme une volonté de vérité du quotidien « à tout prix » c'est-à-dire en forçant les choses, en accentuant à fond les contrastes, comme pour faire ressortir du beau « malgré tout » ... (Ce qui fonctionne de manière spectaculaire)

R. B. Concernant la texture il est vrai que je force un peu le trait, c'est pour effectivement interpellier le regard des gens sur tel ou tel détail, ou sur l'environnement, je pense que quand je prends une photo c'est que j'y ai vu quelque chose de beau, après est-ce que j'ai réussi à faire passer le message... C'est une autre paire de manche.

D. M. Votre choix d'insister, de forcer le trait vient donc d'une volonté de « montrer » ce qui ne se montrerait pas immédiatement. Comment définissez-vous ce « quelque chose de beau » ? Pourquoi selon vous, ne se voit-il pas d'emblée ? Ensuite pourquoi voulez-vous faire passer le message, pourquoi finalement vouloir entrer en dialogue avec le public qui va regarder l'image ?

R. B. Vous me posez la question de finalement pourquoi vous faites ces photos-là ! Je n'en ai pas la moindre idée, c'est sûr qu'il y a de la mélancolie, même si effectivement ce n'est pas de la carte postale ce que je fais, je reste positif, enfin, l'intention est positive, je suis contre le fait de montrer la misère juste pour la montrer ou pour dénoncer un tel ou un tel (telle personne, telle institution), certains montrent des mendiants juste pour les montrer, la misère elle y est, en Algérie... au Japon.

D. M. « Interpeller le regard », c'est une démarche qui semble aller de soi lorsque disons dans la photographie tout semble positif ou négatif (ou si vous préférez quand tout semble aller dans un seul même sens - toujours certes possiblement complexe), une même ambiance : par exemple, les danseurs, les musiciens, la fantasia, le cœur de l'allée brumeuse avec les deux personnages au fond, les personnages dans une cour de la cité, l'immeuble montré avec tous ses balcons encombrés de paraboles, etc. Et, il faut dire que même comme cela l'accentuation des contrastes crée une complexité de la lecture de l'image : vos images dans leur composition ne sont jamais vraiment simples non plus - qu'est-ce qu'une image simple ?-, un détail les redéfinit, redonne à comprendre le personnage principal par exemple et sa situation général dans le cadre, etc. Qu'en dites-vous ?



R. B. Si on prend l'exemple de la photo de l'immeuble encombré de paraboles, d'un point de vue rythmique il y a une répétition dans l'alignement des abris où sont placées les paraboles qui se ressemblent mais jamais dans la disposition des paraboles, leur orientation, leur nombre, leur support,

est-ce un deuxième aspect qui dit quelque chose finalement de là où vivent réellement les gens dans leurs têtes ? Ou ils se changent les idées après une journée de travail ou ils tiennent les murs comme on dit ici...

D. M. Vous semblez organiser votre travail autour de cette tension : appuyer sur la force des défauts, rides, cernes, creux, taches, aspérités du visage ou lézardes des murs vieillis, brume ou brouillard sur une ville ou un coin de campagne et tout en même temps sublimer, magnifier ces défauts par la haute définition et la haute pixellisation des clichés ce qui donne au final une grande esthétique à ce qui est au départ peut-être laid. Votre travail consiste-t-il à montrer que « ce qui fait défaut » est aussi au cœur même de ce qui est important et beau à regarder ?

R. B. Je ne pense pas que je cherche quelque chose de particulier, quand je sors pour une séance photo (je ne suis pas de ceux qui se baladent avec leur appareil tout le temps sur eux) je choisis ma destination selon la météo et puis de là s'improvise ma session, je ne suis pas spécialisé dans un style de photographie, je sais que je ne fais pas de la photo d'art mais c'est plus du reportage, j'ai vécu deux ans à l'étranger où j'ai beaucoup voyagé, je prenais des photos et je me disais pourquoi au pays on n'a que des clichés genre Santa Cruz pour Oran, le Pont de Constantine.. C'est de là peut-être que magnifier même un décor apocalyptique comme celui du Derb d'Oran et ses choses là me viennent et puis j'aime le pays, l'idée de me moquer d'un sujet ne me viendrait pas à l'esprit.

D. M. Ce travail sur le décor pour en faire ressortir les traits dominants, semble encore plus se compliquer quand il s'agit de produire du paradoxe, quand il fait coïncider un contraste qui amène un sens contradictoire. Je pense notamment à ce ciel apocalyptique, écrasant dans cette image où il y a comme une esthétisation de la catastrophe sur le corps maigre, filiforme de ce personnage (un vieil homme) à côté de cet arbre. Ce travail sur la photo, après-coup, que contient-il de beau pour vous ? On sent que vous rendez-là quelque chose qui dit votre amour pour ce pays, un amour avec du « malgré tout »...



R. B. En fait moi je parlais d'une autre photo où l'on voit un décor complètement lunaire, avec une fille qui regarde deux personnes assises... avec une mouette qui vient adoucir un décor pesant d'une image surexposée, celle dont vous me parlez est dans le même sens, oui comme pour dire malgré tout, la vie continue mais cela ne m'empêche pas de questionner celui qui regarde la photo, je ne montre pas qu'un décor, je montre une vie dans un décor... une vie normale finalement.

¹ Nous remercions Ramzy Bensaadi de nous avoir permis de publier cet entretien et d'avoir généreusement accepté de partager les photos qui apparaissent ici avec sa permission. Cette conversation a eu lieu par la médiation de Facebook (messagerie, pike, chat), entre Montréal et Oran, du 13 au 26 mai 2013.



